

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 47

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Art. 332. — « Il est défendu de plumer la volaille avant de l'avoir entièrement assommée. »

Existerait-il des gens assez cruels pour faire le contraire ?... Non, car dès qu'on assomme ou qu'on tue, la victime est toujours assommée ou tuée entièrement, lors même que le fabuliste a dit :

Tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse.

III^{me} lettre à une vieille femme.
(Suite.)

J'ai lu (dans la *Famille*, par A. de Gasparin, je crois) cette phrase qui m'a frappé : « la femme doit s'occuper de sa toilette, mais non pas s'en préoccuper. » Malheureusement, cette définition est trop simple, on ne l'accepte que pour l'usage d'autrui.

Et la mère de famille se préoccupe non-seulement de sa propre toilette, mais de celle de ses filles. Ne faut-il pas briller jusque dans ses enfants ? Ne faut-il pas stimuler et former le goût de cette jeunesse ?

Dans cette direction on n'y parvient que trop aisément. Les jeunes écolières discutent chiffons avant de savoir tenir l'aiguille, et apprennent plutôt la terminologie d'Emmeline Reymond que les définitions de Larousse ou les principes de Cornélie Chavannes.

Voilà comment on fausse l'éducation. Puis, quand ces jeunes personnes devront se frotter avec la vie, elles s'apercevront, mais trop tard, qu'elles sont inhabiles à la lutte. Alors commencera pour beaucoup la dure école des déceptions et des sacrifices.

Au commencement de ma lettre je vous ai dit, madame, que le jugement du beau sexe sur la toilette est complètement faussé. Les vieilles femmes même ne trouvent pas, dans leur expérience, une force suffisante pour lutter contre l'entraînement général.

Combien n'en voyez-vous pas qui s'attifent comme de jeunes filles, qui recherchent les couleurs vives et affectionnent les costumes les plus dégagés ? Outre qu'elles sont du plus fâcheux exemple, ces ridicules exhibitions ont un côté triste, profondément triste : elles dénotent une oblitération du sens moral.

A votre âge, Madame, où l'on doit pouvoir considérer avec calme les choses de la vie, vous n'êtes pas sans avoir fait les réflexions que je vous soumets aujourd'hui. N'ayant pas (comme je l'espère,) à gémir sur votre frivolité d'autrefois, vous pouvez porter un jugement sain sur le sujet qui nous occupe.

Or, une chose me frappe.

C'est que la toilette prime tout : les revers, la douleur, la piété même.

Voici une famille dont tout le monde vante la piété. Monsieur est ancien de son église ; Madame est du comité de toutes les œuvres de bienfaisance, et Mesdemoiselles travaillent pour les pauvres et prêtent leur concours pour les ventes philanthropiques.

Entrez dans cette maison, où les mœurs sont si austères ; on y respire une atmosphère ascétique

qui commande le respect. Mais, hélas ! vous remarquerez bien vite à la mise élégante des dames qu'elles ne sont pas inaccessibles aux vanités mondaines et qu'au milieu de cette vie de recueillement et d'abnégation, il y a des oasis brillantes où les tentations terrestres viennent se donner rendez-vous.

La religion est-elle impuissante à opposer une barrière au luxe, ou doit-elle s'en accommoder ?

Je serais bien embarrassé de répondre à cette question, quand je vois que l'influence du pasteur est nulle dans ce domaine. A peine se fait-elle sentir dans sa propre famille.

Dans les églises où la discipline existe, il paraît qu'elle n'a pas pour mission de s'occuper des frivolités féminines. Le sujet est trop ardu.

Car si vous assistez à la sortie du culte d'une église libre, par exemple, vous serez vraiment émerveillée, Madame, de voir tout le luxe raffiné que peut déployer une femme pour aller s'humilier !!

Assez sur ce sujet, car je compte y revenir quelque jour.

J'entends d'ici les lectrices du *Conteur* rejeter sur le siècle la faiblesse qu'on leur reproche. Tout le monde fait ainsi, nous ne pouvons pas faire moins ; tel est le raisonnement dont on se sert pour tourner la question. Sans doute, notre siècle a créé d'immenses besoins, mais il n'est pas encore parvenu à donner à tous les moyens de les satisfaire.

Pour beaucoup de familles l'équilibre économique est rompu : il y a nécessité absolue pour elles à limiter leurs dépenses.

Toutes les classes de la société réclament aujourd'hui avec instance le droit de jouir et de jouir de tout. De là des malheurs sans nombre.

Il serait temps, je crois, qu'on tournât ses regards vers la simplicité et que les mères de famille voulussent bien prendre cette noble initiative.

Agréez, Madame, l'hommage de mon profond respect.

L. C.

Thermes de Lessus, 19 novembre 1873.

(A suivre).

L'approche de l'hiver vient de faire naître une idée précieuse pour l'avenir du chemin de fer d'Echallens : la création près de la gare de Cheseaux d'un étang à patiner où les amateurs se porteraient en foule, amenant avec eux le mouvement et la vie.

C'est avec un vrai sentiment de regret que nous avons vu émettre un pareil projet, car nous n'aurions jamais pu penser qu'on vint conseiller la glace à une entreprise qui a déjà été accueillie avec tant de froideur.

Et du reste, ce serait l'affaire de quelques semaines seulement, de quelques jours peut-être dans les hivers doux. La recette du tronçon Lausanne-Cheseaux fondrait donc avec la glace au printemps.

Que faire alors ? Eh ! parbleu, inventer quelque chose pour l'été ! Nous ne voyons pas pourquoi on ne chercherait pas à créer à proximité de la ligne une nature alpestre en miniature, composée de petits chalets fabriqués dans l'Oberland, de montagnes

en tuf, de petites flaques d'eau imitant les hauts lacs, le tout animé par les chèvres des environs qui brouteraient gracieusement sur ces monts improvisés.

Théâtre.

On annonce l'ouverture de notre saison théâtrale par deux soirées de début, fixées, la première au mardi 25, et la seconde au jeudi 27 courant. La troupe sera dirigée par M. Vaslin, déjà connu et aimé parmi nous. La manière dont ce directeur s'est acquitté de sa tâche l'année dernière, de concert avec son associé, M. Lejeune, ses bons procédés, son aimable caractère, le choix des artistes qui composent sa troupe, nous font bien augurer des soirées dramatiques qui nous seront offertes. Espérons que le public lausannois saura les encourager par sa présence assidue et bienveillante.

Le programme de la première représentation est attrayant; il suffit de citer : *Par droit de conquête*, comédie en trois actes, par E. Legouvé; *La femme aux œufs d'or*, ce charmant vaudeville, dans lequel M^e Schriwanek a eu tant de succès sur notre scène, et enfin *M. Choufleury*, opérette d'Offenbach.

Les cartes d'abonnement seront délivrées le 28 novembre pour les actionnaires, et dès le 29 novembre, pour le public.

A bon vin point d'enseigne.

Ce qui est bon se fait valoir de soi; tel est le sens dans lequel s'applique le plus souvent ce proverbe.

Ce proverbe prouve que les buveurs savent parfaitement découvrir les lieux où ils trouveront du bon vin, et cela de temps immémorial.

En effet, le Romain disait la même chose en ces termes :

Vino vendibili suspensa hederā nihil opus est.

Les marchands de vins de Rome se faisaient, en effet, reconnaître par un bouchon ou faisceau de branches de lierre, plante consacrée à Bacchus, suspendue devant leur porte.

De nos jours, dans les petites villes, dans les villages, les cabaretiers n'ont point d'autre enseigne, pour leur profession, qu'un bouchon de branches vertes ou sèches. Aussi, il n'y a pas encore deux siècles, le proverbe que nous relatons ici s'exprimait-il en ces termes : *A bon vin point de bouchon!*

C'est de là, sans doute, qu'est aussi venue l'expression populaire et triviale : Aller au bouchon, dans un bouchon, pour : Aller au cabaret.

Un Français avait la chance de se trouver, pendant quelques jours, à table à côté d'un Allemand d'un appétit bien développé. Un jour on servit entr'autres du pain frais et du lard fumé avec de la choucroute. Le Germain trouvant le pain fort de son goût, le diminua à son profit outre-mesure, et posa la part qu'il s'était réservée à droite de son assiette. Le Français fit mine d'en couper un morceau pour

lui : Barton, moussier, crie l'Allemand, c'est mon bain! — Excusez, je croyais que c'était la miche, fit l'autre, et les commensaux de rire d'un commun accord. Arrivé à la choucroute, le Français, craignant que le camarade ne lui laissât presque rien, lui dit : « J'aime beaucoup la choucroute. » — Bas blis qué moa! répondit l'Allemand.

C'était en 1800. — Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, passait la revue de ses troupes dans la plaine de St-Sulpice. Une foule de curieux étaient accourus des environs de Morges et de Lausanne, pour voir le jeune héros sur lequel se concentrat l'attention de toute l'Europe.

Un nommé Philippe Bolomey, qui s'était avancé trop près des rangs des Français, et que Bonaparte avait, en cette occasion, vivement apostrophé, allait partout se vanter d'avoir parlé au grand conquérant.

— Que vous a-t-il dit, lui demandait-on ?

Et Bolomey répondait naïvement : « Il m'a crié : *Gare, ôte-toi de là grosse bête!* »

A Monsieur L. C.

Monsieur,

On vient de me prêter le *Conteur* de samedi dernier et j'y trouve des vérités contre lesquelles il n'y a rien à dire. En revanche, j'y démêle une foule de brins de mousse qui ne devraient pas y être.

J'admetts que la plupart des femmes, malheureusement celles de la classe moyenne, font une dépense pour leur toilette qui ne marche de front ni avec leur fortune personnelle, ni avec le gain du mari, ni avec leur position dans la société. Cela est fâcheux, d'autant plus fâcheux que l'instruction et l'éducation ne combattent point en elles ce goût d'imitation qui entraîne si loin.

Mais aussi, Monsieur, pour dix femmes qui auront la bêtise de faire plus qu'elles ne le peuvent pour le plaisir d'être à la mode, vous trouverez dix Messieurs qui dépenseront à des riens, à des inutilités des sommes assez considérables.

J'en connais un qui a dans son buffet quatorze paires de pantalons, et parce que le seigneur Jocko en a couleur vert-de-gris, il lui en faut aussi; mais que Madame demande 10 fr. pour payer un atlas absolument nécessaire au collégien, il faut entendre quels cris il pousse sur les dépenses inutiles des femmes!

Un autre fait la guerre tous les 5 ou 6 mois, quand le bois fait faux-bond au galetas; et les 365 jours de l'année, il faut en moyenne 1 heure de feu pour maintenir chaud le dîner ou le souper de Monsieur.

Et j'ai vu souvent sa femme se lamenter, en chantant des objets inutiles et coûteux, achetés dans un moment d'étourderie, par le mari arrivant tout fier les bras chargés d'espèces de tableaux, pour rien; de collections de becs de plumes, pour rien, de quelques douzaines d'excellents crayons (sans mine),